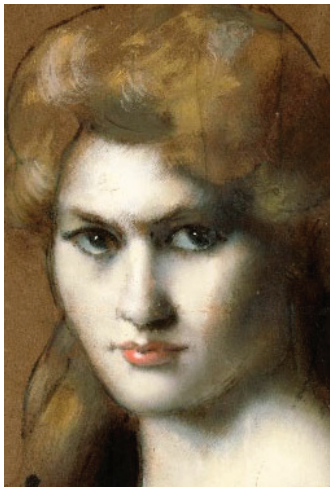
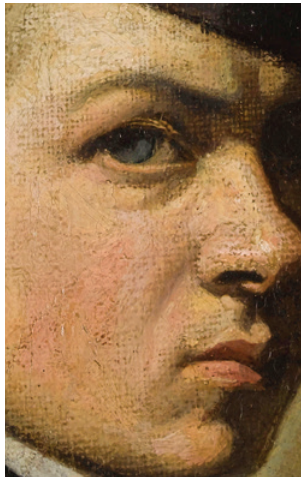
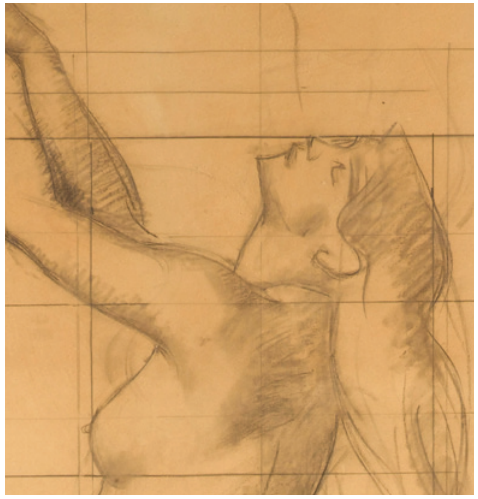




Textes de
Isabelle Brison
Jean Banaix
Astrid Stérin
Sandrine Le Breton
Jean-François Montagne
Sandrine Megel
Valérie Avril
Sarah Carrier
Hélène Goffart
Christiane Maurino
Aude Vouters
François Comoretto
Michel Théau
Corinne Ladhuie-Castel
Michel Rouger

Nouvelles fantastiques

Concours d'écriture



JH
Musée national
Jean-Jacques Henner

Le musée Jean-Jacques Henner a organisé un concours d'écriture « Nouvelles fantastiques ». Les participants devaient obligatoirement respecter les consignes suivantes : Le récit appartiendra au genre fantastique (le genre fantastique se caractérise par l'irruption du surnaturel dans un récit réaliste). Le récit devra s'inspirer d'un ou plusieurs portraits ci-après et se dérouler en partie ou intégralement dans l'hôtel particulier qui abrite le musée national Jean-Jacques Henner (ancienne demeure du peintre-décorateur Guillaume Dubufe). La nouvelle ne devra pas excéder 5000 signes (espaces compris) et comporter obligatoirement un titre.

Sélection de portraits de Jean-Jacques Henner

Portrait de Mme Séraphin Henner, 1901

Portrait de Thérèse Bianchi, 1889

Portrait de la Comtesse Kessler, 1886

Portrait de Mademoiselle Dodey, 1893

Sommaire

3 La lune est claire, Madeleine ! Isabelle Brison

6 L'ange d'opaline Jean Banaix

9 La Réouverture Astrid Stérin

12 Madame Alexandrine et l'inconnu du musée Sandrine Le Breton

15 Les colliers disparus Jean-François Montagne

18 Un amour hors cadre Sandrine Megel

21 Rouge Carmaux Valérie Avril

24 Les Oubliés Sarah Carrier

27 En attendant Adolf Hélène Goffart

30 Une nuit au musée Christiane Maurino

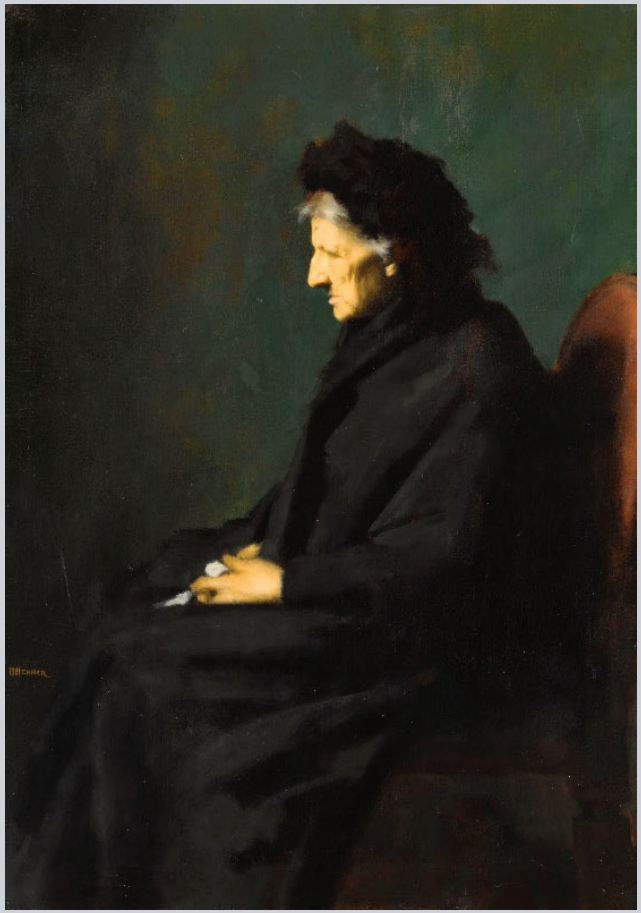
33 Mignonne, allons voir si la rose Aude Vouters

36 Le portrait évaporé François Comoretto

39 Les rousses n'ont pas d'âme Michel Théau

42 19 Corinne Ladhuie-Castel

45 Madeleine amère Michel Rouger



La lune est claire, Madeleine !

Isabelle Brison, 1er prix

Le téléphone avait sonné alors qu'elle s'apprêtait à sortir. Le musée voulait la voir mercredi. Elle avait remporté l'appel à projet et ils étaient très pressés, l'œuvre étant attendue au Moma au printemps prochain. Saurait-elle tenir les délais précisés dans sa proposition ?

Elossa raccrocha, tremblante d'émotion. C'était sa première commande officielle depuis qu'elle avait décroché son diplôme de conservatrice restauratrice.

Dès le mercredi soir, elle put se mettre au travail dans l'atelier du 3e étage du musée, aménagé spécialement pour la restauration du tableau.

Le regard ironique du conservateur du Musée Henner, lorsqu'il lui avait remis le contrat, le matin, lui revint en mémoire :

— Elossa, vous connaissez l'histoire du modèle ?

— Celle de Madame Séraphin Henner ? Madeleine Henner ? Dans les grandes lignes.

— Hum. Je vous ai imprimé sa fiche biographique, au cas où vous seriez curieuse…

Elossa haussa les épaules, elle n'avait pas de temps à perdre avec ces détails.

Elle aimait travailler en musique. Elle lança la Sonate au Clair de Lune par Nelson Freire. La fenêtre ouverte de l'atelier donnait sur la nuit, claire de la lune pleine, en harmonie totale avec la musique poétique et mystérieuse de Beethoven. En écho aussi avec le noir profond de la toile, éclairée par la face lunaire de la vieille.

Touchante veuve, aux traits austères, toute en noir, légèrement voûtée sur sa chaise. Elle paraissait si fragile, perdue dans un monde peuplé de ses fantômes.

Elossa inspecta la toile. Celle-ci présentait plusieurs fissures, qu'elle devrait combler. Mais le plus important était l'aspect terni des couleurs qui avaient dû être à l'origine flamboyantes, comme Henner savait les rendre ; il lui faudrait beaucoup de doigté pour les rendre à leur état initial.

Elle dépoussiéra lentement le tableau à l'aide de ouate humectée d'eau distillée et de térébenthine. Un vif rai de lumière le traversa. Le gardien en fermant la fenêtre d'en face, avait par un jeu de miroir envoyé un reflet du clair de lune dans la pièce. Au même moment, elle sentit sous ses doigts comme une résistance qui cédait. Elle retira la ouate et l'examina. De blanche, elle était devenue rosée. Étrange. Il ne lui semblait pas que le diagnostic réalisé à la lampe UV ait conclu à ce type de vernis.

Perplexe, elle passa le coton sur la robe, enlevant touche après touche les surpeints et les vernis. Tous les bâtonnets se teintaient légèrement de rose.

Elle aborda ensuite le visage ridé de la vieille. Elle tapota doucement sa joue, la ouate rosit. La main d'Elossa se figea. À nouveau la toile résistait, puis cédait.

Elle saisit le microscope et l'approcha de la joue de Madeleine. Elle blêmit puis regarda derechef. D'infimes filets de couleur rouge perlaient de la toile, partout où le solvant avait été posé. Ce n'étaient que de minuscules gouttelettes, quasi invisibles à l'œil nu. Mais qui affleuraient de partout…

Elossa hésita. Les dégâts n'étaient pas encore repérables. Mais à ce rythme, comment allait-elle pouvoir les masquer ?

Elle décida de persévérer. À nouveau, un éclair de lune tomba sur le portrait.

Elle tira les rideaux, préférant prendre un maximum de précautions pour éviter toute lumière indésirable, vu le piètre état de l'œuvre.

Mais trop tard…Quelque chose se tendait sous la toile, comme si elle se gonflait puis se relâchait…

Elle *bougeait* !

Elle vibrait, elle se déchirait peu à peu, au fur et à mesure qu'Elossa décollait le mastic.

La jeune femme travaillait maintenant dans un état presque second, comme si elle obéissait à un appel, comme si la vieille la pressait d'en finir… *« perdue dans un monde peuplé de ses fantômes »*… Pourquoi avait-elle pensé cela ?

Se ressaisissant, Elossa se souvint de la fiche du conservateur. Elle s'en empara et la lut, pleine d'appréhension.

Madeleine Henner eut plusieurs enfants de son époux Séraphin Henner, frère de l'artiste Jean-Jacques. Leur petit dernier, Paul, fut assassiné à l'âge de six ans. Le crime ne fut jamais élucidé. Séraphin fit interner Madeleine, devenue folle de douleur. Dans un de ses rares moments de lucidité, tandis que le peintre faisait son portrait dans sa chambre d'asile, elle lui aurait confié sous le sceau du secret le nom du coupable.

L'artiste aurait eu en mourant ces mots mystérieux : « le criminel apparaîtra lorsque la lune aura éclairé Madeleine ». Depuis, le mystère perdure.

La lune… Elossa se retourna vivement.

Tandis que s'estompait la silhouette courbée de la veuve, quelque chose se dégageait peu à peu du tableau. Elossa hurla.

Madeleine, couverte de sang, se redressait, pointant du regard une silhouette masculine tapie dans le coin droit du tableau. La veuve tendait vers le ciel, comme pour le prendre à témoin, une masse inerte.

C'était le corps d'un jeune enfant, le cœur percé. Du sang s'en écoulait, dégoulinant du tableau jusqu'au sol.

…

La lune se voila.

…

Aux pieds d'Elossa évanouie, goutte à goutte, se forma sur le sol une suite de lettres rouges : *Séraphin a tué Paul*

L'ange d'opaline

Jean Banaix, 2e prix

Paris, 1893

On l'appelait le Duc d'Azur. Tout d'élégance et d'esprit, il subjuguait Paris. Un essaim de mondaines se disputait ses faveurs. Chacune le voulait à son ciel. Nulle ne le possédait.

De cet être à part, personne ne savait rien, pas même l'identité ou le visage : le Duc d'Azur arborait en permanence un masque de cuir vermeil d'où perçaient les yeux céruléens qui lui valaient son nom.

Lui n'avait cure de ce monde fardé. Il espérait sans repos l'Idéale qui viendrait rompre le chapelet de son désenchantement. Les heures s'égrenaient tandis qu'il s'oubliait, de l'Étoile aux faubourgs, auprès d'éphémères auxquelles concéder la déraison d'un instant.

Son masque, présent d'une diseuse de mauvaise fortune, le préservait des regards et des jugements. Pourtant, après chaque nuit, il se faisait toujours plus pesant. Lorsqu'au matin il tentait de l'arracher, un morceau de lui-même y restait. Le soc de ses péchés creusait sans fin sa chair de lourds sillons.

Tous les mardis, son ami peintre Guillaume Dubufe donnait réception, au cœur du quartier prisé de la Plaine Monceau. C'était l'une de ces soirées où le Tout-Paris des arts et lettres se pressait en l'hôtel-atelier de l'avenue de Villiers : la Divine Sarah Bernhardt, venue en voisine, aimantait la foule des admirateurs, qu'elle disputait à la gracieuse Loïe Fuller, nouvelle danseuse des Folies Bergères, qui papillonnait autour de la fontaine en pierre du jardin d'hiver. Dans la salle à manger chamarrée, le prestidigitateur Georges Méliès mystifiait l'assistance. Dubufe devisait avec son confrère

peintre Jean-Jacques Henner, dont les figures de jeunes femmes rousses enflammaient les toiles et l'imaginaire du public.

Le Duc d'Azur était ordinairement l'attraction courtisée de ces cénacles, mais ce soir-là, il se tenait à l'écart. Sous le plafond à caissons dorés du salon néo-Renaissance, il fixait, comme soumis à son emprise, un tableau posé sur une console d'acajou : le portrait d'une jeune femme à la peau de lait et aux cheveux cuivrés, drapée d'une pèlerine écarlate, qui surgissait de l'obscurité.

Tout à son observation, il n'avait pas entendu Henner s'approcher.

— Permettez, cher ami, que je vous présente Mademoiselle Dodey. Du moins est-ce le nom qu'elle m'a donné. Probablement une simple cousette.

— Une cousette qui vaut bien la vaine Otero, réagit le Duc. Et au diable les noms, ils ne sont là que pour orner le glacis des tombes !

Après un silence, le peintre poursuivit :

— Cette sage demoiselle semble vous embraser, cher Duc. Une curieuse apparition, en vérité. Elle s'est présentée un matin du mois dernier à mon atelier de Pigalle, s'est assise et m'a regardé travailler. Je l'ai laissée venir plusieurs fois, elle restait là, discrète, d'un calme… comment dire ?… impérieux. Je me suis senti poussé à réaliser son portrait, le croiriez-vous ? Celui-ci achevé, elle disparut comme elle était arrivée. Je ne l'ai jamais revue !

Henner, observant le Duc perdu dans ses pensées, reprit :

— J'avais amené le tableau avec l'intention de le vendre, mais puisque la demoiselle vous envoûte tant, il me plairait de vous offrir ce portrait !

Le Duc d'Azur s'empressa d'accepter la généreuse proposition. Il s'excusa auprès de Dubufe et, l'œuvre sous le bras, s'évanouit à la faveur de la nuit.

Dans la retraite de sa chambre, il demeurait figé devant la jeune femme en rouge qui, impénétrable, semblait regarder au-delà de lui. Une apparition, songeait-il. Pâle comme un beau matin d'hiver, la pureté d'une gemme de lune. Un ange d'opaline, l'Idéale…

Il se pencha pour saisir la chatte fauve enroulée à ses pieds. Recueillie à l'aube dorée, Hécate était la seule compagne de son intimité. Tout en serrant la douce bête frémissante contre son cœur, il reprit sa contemplation du portrait : Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais…

À ces mots chuchotés, un violent courant d'air fracassa les fenêtres et fit chavirer la lampe. Puis, dans la pénombre redevenue silencieuse, la chatte fit entendre son long grondement.

Une nuée vaporeuse s'approchait, nimbée d'un halo carmin. Il se sentit soulevé, transporté vers sa couche, possédé comme en un tourbillon dont chaque ondulation le cravachait d'orages. Un flamboyant soupir s'échappa de l'esprit et le visage du Duc d'Azur vola en éclats.

L'aurore le trouva gisant au sol, étourdi mais vivant. La brise matinale rafraîchissait son visage. Son visage ! Il se redressa et saisit le miroir posé sur la table de nuit… pour y découvrir ses traits jeunes, purs, immaculés !

Au creux du lit défait, un furtif mouvement des draps attira son attention. Une longue chevelure d'or fauve en émergeait. Très doucement, la jeune femme du portrait ouvrit sur lui ses beaux yeux mélancoliques.

Il se retourna vers le tableau. Mademoiselle Dodey n'y figurait plus : à sa place, la chatte Hécate plastronnait.

Tremblant devant un tel prodige, agenouillé en pénitent, il admirait la diaphane présence dont la rousseur cascadait sur le satin. Soudain, il aperçut les lambeaux du masque au pied du lit. Il saisit et tendit comme en offrande ces reliques de sa part abhorrée.

Un souffle lui caressa la joue, un chant murmuré : Ô toi qui me savais…

Sur le guéridon, déesse féline enchâssée dans le noir de la toile, Hécate fixait la scène de ses prunelles d'ambre.

La Réouverture

Astrid Stérin, 3e prix

— Ils reviennent ! Ils entrent !

La petite fille a le visage collé à la vaste fenêtre, à peine dissimulé derrière le buste du peintre. Son souffle dessine un cercle flou sur le vitrage.

— Écartez-vous, mon enfant, dit la comtesse. Vous savez bien que c'est imprudent.

La demoiselle obéit, mais ses yeux étincellent. Mutine, elle sautille à travers la pièce sous la vigilance indulgente de ses aînées. Elle n'arrête ses espièglerie que devant la mère Séraphin. Elle ne parle guère, la mère, mais elle regarde. La petite Dodey s'assoit sagement à ses pieds.

Toute cette excitation a agité Thérèse. Elle repose son aiguille. Elle ne parvient plus à imiter le calme de la comtesse, qui brode à ses côtés. Son attention est attirée par la fenêtre comme un papillon par la flamme. Elle finit par céder, pose son ouvrage et se lève. Sa démarche est plus altière que celle de la petite fille, mais le même feu l'habite. Thérèse a besoin de savoir, de voir de ses yeux. Elle vient à la fenêtre. Elle se garde de trop s'approcher, de peur qu'on ne la repère. Que diraient les visiteurs s'ils distinguaient ses traits à peine esquissés à travers la vitre ?

La petite a raison.

Ils sont bien là, massés devant les portes du musée. Cette fois, ils n'attendront pas en vain. C'est enfin la réouverture.

La comtesse la rejoint. Dans la pénombre qui baigne encore la pièce, ses cheveux flamboyants enflamment leur sillage. Leur rousseur imprègne jusqu'aux murs.

— Eh bien, mesdames, voilà notre heure.

La voix de la comtesse a la rondeur d'une madeleine tout juste sortie du four. Thérèse acquiesce à contrecœur. Il est temps de se fondre à nouveau dans la toile. En sera-t-elle encore capable ? Il lui semble, après tous ces longs mois où le musée s'est calfeutré, qu'elle a gagné en chair. Pendant que les visiteurs se tenaient confinés et les portes fermées, les modèles, elles, se sont libérées. L'une après l'autre, en commençant par cette lutine de Dodey qui ne tient pas en place. Jusqu'à la mère Séraphin qui a fini, sans un mot, par descendre elle aussi de son cadre. Mais le jour est venu d'y retourner.

Thérèse ne s'y sent pas prête. Sous l'égide de la comtesse, le gynécée de monsieur Henner se réordonne. La petite Dodey cabriole dans la peinture avant de reprendre la pose, tranquille. La comtesse tend la main pour ajuster les cheveux de la petite comme il convient. Puis, à son tour, elle regagne sa toile. Les flammes sont remises sous le boisseau.

Mais Thérèse, elle, s'attarde. Il ne lui plaît guère de redevenir immobile. Elle veut encore marcher, danser, faire tournoyer ses jupes vertes entre les murs vermillon. Elle veut encore sentir la laine du tapis sous ses pas, le bois de la rampe sous sa paume, l'ivoire des touches entre ses doigts. Elle veut encore frémir à l'unisson des cordes.

Hélas, il est trop tard. Le rez-de-chaussée s'anime. Cette fois, ce n'est plus le piano. Des voix. Des gens. Les ventes de billet, les bruits de pas, l'appel du guide, les tintements de la caisse. Bientôt, ils monteront. Bientôt, ils la piègeront.

Haletante, Thérèse se recule dans le coin de la pièce. Du regard, elle cherche l'invisible. Monsieur Henner est-il là, la voit-il ? Pourrait-il l'appeler à lui, l'enlever à cette non-vie ? Thérèse ne sait plus où elle est ni ce qu'elle veut.

Soudain, elle sursaute. La mère Séraphin se tient devant elle, tout en joues maigres et en nez busqué.

— Allez, ma fille. Vous reviendrez.

Sous son œil sévère, Thérèse sent son souffle se figer. Pour de bon. A-t-elle jamais respiré ? À présent docile, elle regagne son cadre. La vieille femme la surveille. Elle s'assure que Thérèse ne bouge plus avant de retourner s'asseoir elle aussi, la dernière.

Le silence s'installe. Puis se brise.

Les visiteurs passent, observent, complimentent, admirent, s'indifèrent, s'éloignent.

La journée s'écoule.

Thérèse attend la nuit. La mère Séraphin a raison. La fermeture viendra bientôt, et avec elle, la liberté.

Jusqu'à ce que sonne l'heure, Thérèse se dresse fièrement face à ceux qui la scrutent.

Elle ne parle guère, Thérèse.

Mais elle regarde.

Madame Alexandrine et l'inconnu du musée

Sandrine Le Breton, 4e prix

Madame Alexandrine était assise, comme chaque dimanche, dans un coin du Salon Rouge. Les guides du musée, habitués à la présence dominicale de la vieille dame, lui prêtaient bien volontiers une chaise. Elle pouvait ainsi s'installer à son aise, toujours au même endroit, contre le mur faisant face au portrait de Mme Séraphin Henner.

Elle y restait tout l'après-midi, avec son thermos de thé, en un dialogue silencieux avec le tableau. À peine plus jeune que la veuve sur la toile, Mme Alexandrine était vêtue des mêmes atours sévères. En fin de journée, à la fermeture, elle saluait aimablement le personnel et s'en allait à petits pas.

Ce dimanche-là, l'orage qui venait d'éclater sur Paris ne l'avait pas rebutée. « Il faut toujours qu'il pleuve », soupira-t-elle. Le temps maussade ne pouvait néanmoins l'accabler davantage en ce jour particulier. « Un an déjà, et déjà il pleuvait. »

Surprises par la pluie, de nombreuses personnes s'étaient réfugiées dans le musée. Malgré cette affluence, elle put sans difficulté accéder à sa chaise, signalée par un petit écriteau *Réservé*.

Mme Alexandrine n'accordait plus grande attention aux autres salles. Elle avait toujours apprécié les peintures de Jean-Jacques Henner, mais les naïades rousses et les multiples portraits ne lui parlaient plus guère. Elle se reconnaissait, au contraire, en Mme Henner : son expression résignée tenait le monde à distance, son recueillement rappelait aux vivants l'âpreté des fins de traversée solitaires.

Un jeune homme, s'étant approché, se pencha vers elle :

— *Un triste jour de pluie, hors ce lieu si joli.*

Elle vida sa tasse de thé, leva la tête et lui sourit :

— Vous savez, Monsieur, à mon âge, tous les jours sont un peu des jours de pluie.

Balayant une longue mèche blonde qui venait de glisser sur ses yeux, il continua :

— *De devoir vous convier, j'attendais le moment,*
Le temps, passant, n'est rien : vétille, amusement.
Pour que cet instant brille, vous ai scrutée tout l'an.

— Vous m'avez « scrutée tout l'an » ? réagit la vieille dame. Je ne vous suis pas…

— *Des champs de solitude chacun trouve où me suivre :*
C'est là seule certitude de l'oraison de vivre.

— Vous êtes un drôle de numéro, s'amusa-t-elle. Parlez-vous toujours ainsi ? Je goûte assez la poésie, notez, mais il est rare d'entendre quelqu'un s'exprimer en vers !

Elle étudia le jeune homme : la grâce de son visage d'archange auréolé d'or contrastait avec sa mise guerrière. Caparaçonné de cuir noir, il semblait droit descendu d'un engin de tonnerre. Une chanson de Piaf revint à la mémoire de la vieille dame : elle parlait d'un voyou ivre de vitesse, un trompe-la-mort en culottes et bottes de moto…

— *Où je vais, viens et vole, à complies ou matines,*
J'accable et je désole, affable Alexandrine.

Elle demeura interdite. Accroupi à sa hauteur, son interlocuteur fixait le portrait de Mme Henner :

— *Chaque dimanche, cette vie vous trouve assise ici,*
Devant ce noir tableau, isolée, sans un mot.
Je sais quelles pensées, quel dessein, vous habitent.

Oubliant l'étrangeté de la situation, Mme Alexandrine laissa sa peine affleurer :

— Vous devriez savoir que je n'ai plus aucun dessein, mon jeune ami. À quoi bon ? Les vieux sont en partance, déjà loin. J'espère juste ne pas m'attarder trop.

Elle marqua une pause avant de reprendre, la voix brisée :

— « Chaque dimanche », oui… Ce tableau est mon seul apaisement depuis… depuis qu'il est parti. Mon tendre, mon unique, que la maladie a emporté il y a un an aujourd'hui. Me laissant seule, vouée à attendre. Alors, j'attends. Et je visite Mme Henner. Elle sait où je chemine.

Le mystérieux garçon approcha sa main du visage ridé pour en recueillir les larmes :

— *Dans ma main, dans ma paume, j'étreins cet infini :*
Un frisson, tout s'éteint et c'est enfin la nuit.
J'ai conduit des légions vers leurs dernières heures,
La raison du plus mort est toujours la meilleure.

— « La nuit » ? De quoi parlez-vous ? L'heure du thé n'est pas passée et le musée est encore plein de monde.

Mme Alexandrine balaya la pièce du regard : les murs du Salon Rouge, soudainement vidé de tous ses visiteurs, s'évanouissaient peu à peu dans un crépuscule vaporeux. Le jeune homme souffla sur la somme des pleurs et l'obscurité se fit.

Quand ses yeux se furent habitués, elle constata qu'elle n'était plus assise au premier étage, mais dans le salon du rez-de-chaussée. Face à elle, par-delà le péristyle, le jeune homme se tenait au centre du jardin d'hiver, baigné d'une lumière irréelle. La colonnade paraissait marquer la frontière avec un autre monde.

— *J'ai eu nuées de noms, on me supplie, me craint :*
J'emporte aux horizons les hiers, les demains,
Des damnés et des purs les rêves et les envies.
J'efface, enfin, les murs qui vous privent de lui.

Hésitante, mais consciente que s'envolait son dernier fardeau terrestre, elle avança lentement vers la main qu'il lui tendait :

— J'arrive, mon jeune ami. J'arrive, *il* m'attend pour le thé.

Et de ce jour, tous les dimanches après-midis, pluvieux ou ensoleillés, eurent comme un arrière-goût d'absence pour les employés du musée.

Les colliers disparus

Jean-François Montagne, 5e prix

Une émotion vive parcourut la vingtaine de personnes réunies ce mercredi matin dans le jardin d'hiver. Le conservateur du musée Jean Jacques Henner, l'air grave, venait de confirmer aux employés la rumeur qui circulait depuis quelques jours. Un phénomène étrange s'était bien produit sur le portrait de Thérèse Bianchi. Un inspecteur de l'Office de Trafic des Biens Culturels, dépêché pour l'enquête, se tenait à côté du conservateur. Il prit la parole et indiqua que le tableau avait été saisi pour analyse. Il ressemblait en tous points à l'original : cadre, peinture, vieillissement… à l'exception de la représentation du collier. L'inspecteur expliqua que l'anomalie avait été découverte par le personnel ayant assuré la fermeture le dimanche précédent. Il demandait à chacun de signaler tout détail qu'il aurait pu remarquer ce jour-là.

Adrien était stupéfait et excité par ce fait étrange. Il officiait depuis un mois comme surveillant dans le musée, qu'il aimait pour son atmosphère unique d'ancien hôtel particulier aux allures d'hacienda, avec un grand hall à l'intérieur autour duquel s'organisaient passages, couloirs, escaliers. La visite du musée permettait de cheminer l'ensemble en passant de pièce en pièce, et se terminait dans le jardin d'hiver avec sa magnifique verrière. Il se remémora la journée marquée de surnaturel. C'était le premier dimanche du mois, avec son pic de fréquentation habituel : hommes et femmes de tous âges, intellectuels, distingués, parents accompagnés d'enfants bariolés, touristes, retraités, autres gens sans relief. Une image revint à sa conscience : vers la fin de journée, dans le hall, il avait aidé une femme à s'orienter. Sa beauté vénéneuse l'avait frappé : il se rappela de son regard dur, sa chevelure rousse épaisse et sa peau très blanche illuminant le décol-

leté d'une robe bleu foncé. En somme elle ressemblait à Thérèse Bianchi. Cela n'en faisait pas une suspecte tout de même !

L'enquête suivait son cours, et peu de choses filtraient. Le petit groupe des surveillants étudiants en beaux-arts, dont faisait partie Adrien, avait parlé à leur professeur de la mystérieuse disparition du collier. Ce cas l'avait plongé dans un mélange de perplexité et d'incrédulité : une retouche improvisée était impossible étant donné le temps et les moyens nécessaires. L'échange semblait plus réaliste, mais dans quel but ? Si l'intention était de voler en substituant l'original avec un faux, le détail du collier n'aurait pas été oublié. Il concluait qu'il ne voyait pas d'autre motif qu'une farce extrêmement sophistiquée. Peut-être un happening d'artiste ultra-culotté. Adrien repensait de temps en temps à cette hypothèse. Il avait eu l'occasion de faire le tour des salles et repassait régulièrement surveiller la pièce où le tableau manquait encore. Il essayait à chaque fois d'imaginer, sans y parvenir, la manière dont le ou la virtuose avait opéré.

C'était à nouveau le premier dimanche du mois. Le jeune surveillant se sentait tendu par les nombreux visiteurs venus profiter de la gratuité du musée. Il scrutait leur attitude pour déceler le détail important.

Les sacs à dos et sacs à main un peu trop grands le rendaient suspicieux. Mais il ne détecta rien. Peu avant la fermeture cependant, il vit passer par l'atelier — la pièce du premier étage, une belle femme à la longue chevelure rousse en manteau. Une idée très fugitive lui traversa l'esprit : « il ne lui manque plus que la tête de Jean le Baptiste sur un plateau ». Il fallait la rattraper pour être sûr. Il descendit et aperçut la silhouette rousse en train de quitter le musée. Elle réajustait son manteau et il reconnut alors, de loin,la belle robe rouge à épaules dénudées et le collier ancien en or serti de pierres. Il hésita à se lancer à sa poursuite : il fallait d'abord vérifier. Il remonta l'escalier à grandes enjambées et fonça dans la salle où le portrait d'Hérodiade était exposé. Les visiteurs ne semblaient pas avoir remarqué qu'il manquait un objet à son cou.

Dans le bureau du conservateur, en sa présence et celle d'Adrien, l'inspecteur relisait la déposition de l'étudiant. « Ainsi donc, votre témoignage laisse à penser qu'une personne, ressemblant fortement au portrait d'Hérodiade peint par Jean-Jacques Henner en 1887, aurait subtilisé le collier peint sur le

tableau pour repartir avec un exemplaire réel à son cou. Vous rendez-vous compte que cela ne va pas m'aider beaucoup jeune homme ? ».

Les deux affaires ne furent jamais élucidées, et Adrien n'eut pas d'autre hallucination au cours de son année. Les portraits modifiés furent analysés et leur authenticité ne put être remise en cause par les spécialistes. Les deux femmes reprirent donc place, sans leur collier, dans les pièces de l'hôtel particulier de l'avenue de Villiers. Quant à Adrien, il devint commissaire-priseur. Quelle ne fut pas sa surprise, des années plus tard, lorsqu'il reçut deux colliers anciens ressemblant trait pour trait aux pièces disparues.

Un amour hors cadre

Sandrine Mégel, 6e prix

Quand je me rendais au lycée Carnot où j'enseignais les lettres, je passais chaque jour sans m'arrêter devant le musée Henner. À la fin d'un après-midi de janvier, j'y entrai pour la première fois, sans autre raison que différer un retour solitaire dans mon studio glacial. Il était 17 heures. À l'accueil, on m'avertit qu'il me restait une heure pour visiter les lieux.

La nuit était déjà tombée quand je remarquai une jeune femme rousse à l'élégante silhouette. Sa grâce et son port de tête laissaient penser que c'était une danseuse ou une aristocrate. Intrigué et séduit, je tâchai de suivre discrètement la visiteuse dans le musée, sans plus m'occuper des tableaux.

Le temps passa trop vite, je perdis sa trace et je rentrai chez moi.

Le lendemain, qui était un samedi, je revins au musée. Je ne m'attendais pas à revoir la belle visiteuse. Mais quelque chose dans l'atmosphère de ce lieu m'avait fasciné. Je lus cette fois les indications du guide et j'arrivai au jardin d'hiver. Quel beau mot : jardin d'hiver ! Quel pouvoir sur la nature peut avoir le génie humain ! Avec un peu d'imagination, je pouvais me retrouver ici à la belle époque, propriétaire d'une demeure luxueuse, fréquentant des artistes, des hommes de lettres, des femmes en belles toilettes. Comme me faisait envie une existence oisive dans ce cadre luxueux et feutré !

Je sursautai en découvrant la jumelle de ma belle inconnue, représentée sur un des tableaux du jardin d'hiver. Je m'approchai pour lire « la comtesse Kessler ». Tout artiste est diabolique s'il réussit à enfermer une étincelle de vie dans la forme figée d'un tableau. Là, le peintre Henner avait saisi à la fois le teint éclatant de la jeunesse, le regard triomphant de la femme consciente

de sa beauté et quelque chose d'indéfinissable. Je me plongeai dans la contemplation du portrait, pensant que si je restais assez longtemps, le mystère de la jeune femme finirait par se fissurer et je pourrai alors entrer dans son âme.

Bientôt, je nous vis elle et moi, sur le canapé de la pièce, un peu dissimulés par les plantes exotiques. J'avais sur la langue le goût d'un champagne de prix, dans les oreilles le son d'un piano. Tandis que le jour finissait à l'extérieur, notre désir augmentait, faisant vibrer nos nerfs ; je ressentais presque les manches de sa robe de soie noire frôlant mes mains.

Et soudain elle fut vraiment à mes côtés, comme une émanation de mes désirs ; son rire m'arracha à ma transe, je regardai dans sa direction et je reconnus son visage se détachant de l'ombre, ses yeux noirs aux sourcils arqués, ses cheveux de feu et sa bouche au ton corail.

— Elle vous ressemble tant… articulai-je en désignant la toile.

Elle ne répondit rien mais ses lèvres dessinèrent un sourire ironique.

Après l'échange de quelques mots anodins, et comme on annonçait la fermeture du musée, elle disparut comme un rêve.

Mais ce court laps de temps avait suffi pour m'attacher à elle et au fil des jours, cette attirance devint obsession. J'allais au musée chaque jour, comme à un rendez-vous ; vers la fin de ma visite, je la croisais parfois et j'essayais d'en savoir plus sur elle, sans succès. Elle disait travailler dans le quartier et refusait de me rencontrer ailleurs. Quand je lui demandai son nom, elle me répondit sans hésiter « comtesse Kessler » si bien que dans ma tête les deux femmes n'en formèrent plus qu'une.

Au fil des jours, j'essayai d'interroger l'un des employés de la billetterie sur cette mystérieuse visiteuse nocturne mais il me regarda comme si j'avais perdu l'esprit.

Les mardis, jours de fermeture, je cherchais toutes les informations possibles sur la comtesse, le peintre, le mystère de sa fascination pour les rousses. Je me consolais en regardant une reproduction du portrait affichée au-dessus de mon bureau mais la magie n'opérait pas.

Quand je fermais les yeux, c'était elle seule qui habitait mon âme ; j'abandonnai les sites de rencontres que je fréquentais assidûment autrefois : les images de femmes réelles m'apparaissaient comme des tableaux

désincarnés ; elle seule était à mes yeux vibrante comme une musique, et vive comme un feu sous la glace.

Et la nuit c'était encore pire : mes pas m'amenaient avenue de Villiers, j'entrais par effraction dans l'hôtel particulier et passais la nuit avec la comtesse ; nous nous endormions dans les coussins et les fourrures et au matin, je me réveillais glacé de fièvre dans mon studio.

Nous parlions peu mais mes regards, mes gestes lui disaient assez la folie de mon amour. Un jour, j'osais saisir son visage entre mes mains et déposer un baiser sur ses lèvres. Ce fut à la fois chaleureux et glacial car elle disparut aussitôt. Mais ce baiser scella notre union. Je réalisais que j'étais désormais capable de tout lui donner pour la rejoindre dans son monde.

Mais plus j'avais besoin de sa présence, plus elle semblait se dérober à moi. En femme sûre de sa conquête, elle m'accordait de moins en moins de temps. J'avais compris qu'elle ne pouvait se montrer qu'à la tombée du jour et pour mon malheur, le printemps arrivait et les jours rallongeaient. Je maudissais cette saison pour la première fois de ma vie. Devant la perspective de la perdre, je lui avouai mon amour et lui dis que je voulais, à n'importe quel prix, rester près d'elle.

— La réalisation de ce désir dépend de vous.

— Mais comment ?

Elle me désigna une porte que je n'avais jamais remarquée auparavant.

— Mettez-vous là et ne bougez pas. Vous pourrez alors rester avec moi après la fermeture.

J'obéis sans hésiter, j'entrai dans la pièce et sombrai dans une sorte de léthargie, peut-être que je m'endormis.

Quand je revins à moi, j'étais figé et aveugle. J'ai essayé de hurler, ma voix était enfuie. J'ai essayé de me débattre, mes membres étaient de glace.

Au matin, l'éclairage est revenu et des visiteurs sont entrés.

Certains s'arrêtent devant moi et commentent le talent du peintre. Voient-ils l'effroi au fond de ma prunelle ?

En face de moi, je regarde la sorcière sourire dans son cadre.

Rouge Carmaux

Valérie Avril, 7e prix

Je hâtais le pas sous la pluie, le couvre feu était tombé et les rues étaient désertes. J'avais mon attestation mais je n'aimais pas traîner. Alors que j'approchais de l'entrée du métro Malesherbes, une jeune femme qui arrivait en sens contraire glissa, s'étalant sur le trottoir. Je me dis qu'elle avait une robe longue peu pratique en ce temps de pluie, mais me dépêchai de l'aider. Elle s'appuya sur mon bras, me remercia d'une voix douce et leva la tête, le front légèrement ensanglanté. Je la trouvai fort jolie avec sa bouche très fine et ses yeux profonds. Elle voulut lâcher mon bras mais semblait encore chancelante. Je lui proposai alors de la raccompagner. « Je vais en face, au 43 » me dit-elle. Nous traversâmes. « C'est un musée » lui dis-je, bien que n'y étant jamais allé, je passais souvent devant l'endroit. « Vous habitez ici ? ». Sans me répondre, elle sortit une clé de la poche de son manteau et entra. Elle dégageait un air fascinant, sublimé par sa longue chevelure rousse. Je la suivis.

J'eus un choc; le bruit tranchait avec le calme assourdissant de l'extérieur. « C'est une fête clandestine » pensai-je « il y a en a pléthore avec ce couvre feu ». J'entendais pêle-mêle des voix, des rires, du piano. Elle me prit la main et m'entraîna. J'étais à la fois inquiet et curieux. Nous pénétrâmes dans un salon orné d'une verrière, de plantes et de meubles exotiques. Le lieu était somptueux, inattendu et peuplé de personnages sortant d'une gravure d'un autre siècle. Un groupe d'hommes, barbus, tenait débat, le verbe haut. Je restai sans voix, ressentant une impression surnaturelle. Mon hôtesse me demanda de l'aider à monter à l'étage.

L'escalier était assez raide. Nous arrivâmes dans une chambre décorée à l'orientale, ornée de tapis. Elle ôta son manteau. Elle portait un corsage rouge qui faisait encore plus ressortir sa chevelure fauve. Je la trouvais très à mon goût. Elle dégageait à la fois une vraie présence et un sentiment irréel. Je n'avais jamais vécu un tel épisode, l'endroit était magique, elle était magique, je craignais de me réveiller et revenir à cette réalité angoissante de pandémie. J'essayai toutefois de reprendre mes esprits.

« Que se passe-t-il ? » lui demandai-je d'un air moralisateur. « Est ce le moment d'organiser une fête ?

- Promettez-moi de ne pas en parler, Jaurès préfère se réunir ici avec ses amis socialistes plutôt qu'à la Chambre des Députés.

— Jaurès, Jean Jaurès ? C'est une reconstitution historique ? »

Je commençais à trouver cela vraiment inconséquent, ces sociétés d'amis de musée qui se permettaient de braver les restrictions. On frappa à la porte. Une femme, habillée elle aussi à l'ancienne, cheveux blonds tressés en chignon, entra. « Mademoiselle Dodey, Monsieur Henner est arrivé ».

« Il est préférable que vous partiez » me dit ma douce rousse. « Je risque d'en avoir pour un moment. Je dois rencontrer un peintre pour servir de modèle. » Je la suivis dans l'escalier, elle boitait toujours un peu. Avant de partir, je lui demandai si je pouvais la revoir. « Venez demain à la même heure, il y aura moins de monde sans doute. Monsieur Dubufe ne tient pas salon tous les soirs ». Je me dépêchai de prendre le métro, stupéfié.

À la maison, je tapai le nom entendu sur Internet. C'était peut être une conférencière, une artiste, quelqu'un de connu. Effectivement son image m'apparut, son regard soutenu, son visage gracile, son corsage rouge, sa chevelure flamboyante. Mademoiselle Dodey. Son portrait était daté de 1893. Je recherchai avidement la biographie de Jean Jaurès. 1893, l'année où il entra à la Chambre des Députés. C'était bien l'un des hommes que je vis. Je m'endormis tard, fébrile.

Je repassai le lendemain et plusieurs soirs durant devant le 43 dans l'attente d'un je ne sais quoi qui m'éclairerait sur ce que j'avais vécu ce soir là. Parfois je sonnais. La porte demeurait close. Pendant des mois le musée resta fermé. Je commençais à tomber en dépression, mu par la crainte d'avoir halluciné, de devenir fou, mu aussi par l'envie de retrouver ma belle

inconnue. Je ne supportais plus ce confinement, je m'enlisais dans des délires et des angoisses, comme un delirium tremens.

Enfin vint l'annonce de la réouverture des musées et je me précipitai. J'entrai avec émotion dans le lieu, pénétrai dans le salon d'hiver épuré et silencieux puis déambulai devant les tableaux. Je trouvai l'emplacement de celui de Mademoiselle Dodey, vide. « Le tableau est en restauration » chuchota une voix féminine derrière moi. « Il a été retrouvé un matin avec de légères tâches rouges sur le front. Et voyez vous, la caméra de surveillance n'a pas fonctionné le soir précédent, aucune trace de ce qui s'est passé. » Anxieux, je tournai la tête pour questionner plus encore celle qui m'informait. Et alors je pris mes jambes à mon cou et me retrouvai sur le trottoir, hagard à la vue de son chignon blond.

Les Oubliés

Sarah Carrier, 8e prix

Un courant d'air sur mon visage.

Je tressaille. Puis je réalise, porte la main à mon nez. Mon sang se glace.

J'aurais dû toucher le plastique qui recouvre mon masque à gaz, pas ma peau moite de sueur. Je promène mes doigts devant mon visage ; le masque s'est fendu en deux. Comment est-ce possible ?

Je ralentis ma respiration. Pour éviter une crise de panique, et parce que l'air qui m'entoure est saturé de vapeurs hallucinogènes inconnues. À une concentration peut-être létale. Depuis cette mystérieuse explosion dans l'atelier en 2027, explorer l'hôtel Henner est interdit.

C'était une idée stupide. Mais la raison n'a rien pu face à ma curiosité de chimiste et mon orgueil. Je me croyais capable de découvrir la nature de ce gaz, bien que des dizaines d'autres l'aient tenté avant moi.

Et puis il y avait ce tableau, du temps où l'hôtel tenait encore debout, je m'en souviendrai toujours… Une jeune femme dont les yeux orageux semblaient receler un univers de colère et de détresse.

Ce regard pénétrant s'est gravé au plus profond de mon être. Après plus de vingt ans, je m'en souviens encore, comme si elle avait lu en moi…

Je ne le reverrai pas. Ils ont évacué les tableaux.

Me voilà avec mon masque brisé et ma combinaison de protection trop volumineuse pour que je me retourne – l'escalier que je gravis a un jour été large, mais il s'est en partie effondré. Il ne reste qu'une trentaine de centimètres de sol stable. Pourtant, il faut que je fasse demi-tour ! Le gaz ne semble pas être assez concentré pour me tuer dans cet escalier, mais je ne suis pas en sécurité. Je dois quitter l'hôtel.

Le mince faisceau de ma torche troue à peine l'obscurité, le vieux bois craque sous mes pas et, pire, une odeur de livres anciens, de poussière et de

moisi s'insinue dans mes narines. Mes mains sont prises de tremblements. Je n'ai même pas quarante ans, je ne vais pas mourir !

Je me contrains au calme, bénissant la préparation forcée que ma sœur m'a fait subir. Grâce à elle, je me suis entraîné à juguler ma panique et j'ai mémorisé le plan de l'hôtel. J'approche de l'atelier gris ; là, je pourrai me retourner.

Les images montraient une pièce claire et propre, aux murs ornés de dizaines d'œuvres inachevées. Désormais, la crasse noircit le sol et les meubles, obstrue les grandes fenêtres. Malgré la poussière, les empreintes des tableaux déplacés demeurent sur les murs, seuls rappels de l'époque où le musée n'était pas cette vieille bâtisse abandonnée.

Je m'apprête à faire demi-tour…

Un regard me fige sur place.

Doux et pénétrant.

Familier.

La femme du tableau avait l'air plus distante à l'époque. *Qu'est-ce qu'elle fait là ? Tout a été évacué.* Je hausse les épaules, peu importe. Est-ce la solitude qui a chargé de tristesse les nuages gris de ses yeux ? M'attendait-elle ?

Je délire.

La voix de ma raison est trop ténue pour m'empêcher de m'avancer vers elle. Son vêtement noir, ses cheveux qui se fondent dans le brun clair de la toile, ses traits secs, tout en elle dégage une impression d'austérité accentuée par la pénombre. Pourtant, son regard brûle de vie.

— *Te voilà, Louis.*

Sa voix résonne dans mon esprit. Amicale en surface, tranchante en profondeur.

— *Nous t'attendions.*

Son regard balaie la pièce ; je l'imite et un hoquet de stupeur m'échappe. Des portraits sont accrochés aux murs, là où une minute plus tôt ne subsistaient que leurs empreintes fantomatiques. Tous dégagent une impression étrange. Ce sont plus que des peintures, ils sont presque…

— *Vivants.*

Je fixe à nouveau la femme, stupéfait. Un sourire triste étire ses lèvres peintes.

— *Ils ont été vivants.*

— Ils ont été ?

Ma voix se brise sur la fin.

— *Oui. Maintenant, ils revoient les derniers instants de leur vie, encore et encore…*

Mes mains tremblent à nouveau.

— Qui êtes-vous ?

— *Je suis la Gardienne. J'accueille les Oubliés.*

— Les Oubliés ?

— *Eux. Et toi.*

— Non !

Mon cœur hurle, martèle mes côtes, comprime mes poumons. Je n'arrive pas à respirer. Je suis fou, simplement fou. Je veux ouvrir une fenêtre mais mes jambes sont trop lourdes, je ne peux pas bouger et je n'arrive pas à respirer, j'inspire, j'expire et pourtant…

— *Louis.*

La voix, calme, domine mon angoisse.

— *Tu croyais être le seul à vouloir explorer cet endroit ?* poursuit la femme avec une ironie amère. *Vous êtes si nombreux… En seulement treize ans… Personne ne se souviendra de vous.*

C'est absurde. Absurde.

— *La curiosité ne reste pas impunie, Louis. Jamais.*

Le visage de ma sœur s'impose à moi. J'aurais dû l'écouter…

— *Ça n'aurait rien changé. C'était ton destin, depuis notre première rencontre.*

Ses yeux lisent en moi. Ils avalent mon corps, mon âme, mon avenir…

Le monde disparaît.

Je me redresse, haletant. Les bribes d'un rêve torturé s'accrochent à mon esprit. Des yeux gris pénétrants…

Non, pas un rêve. Une hallucination, à cause de ce foutu gaz.

Je dois m'en aller. Je me relève, me détourne…

Un regard me fige sur place.

L'écho ténu d'une voix caresse mes oreilles. *Ils revoient les derniers instants de leur vie, encore et encore…*

En attendant Adolf

Hélène Goffart, 9e prix

Alice regardait par la fenêtre depuis un temps qui lui parut soudain infini. Elle s'était levée avec l'envie d'écrire pour Adolf, mais la solitude avait pour mauvaise habitude de museler sa créativité. Elle avait donc choisi de laisser ses pensées s'envoler en contemplant les plantes exotiques dont le vert se modulait sous l'action des rayons filtrés du soleil de la triste journée.

Prise de langueur, elle restait immobile, les bras le long du corps et les mains jointes.

Mon Dieu, que le temps passait lentement lorsqu'Adolf était absent…

Un bref coup d'œil sur la droite lui indiqua qu'un piano et un violoncelle avaient été installés dans le jardin…

Un concert ? Voilà qui me distraira un peu.

Quelques promeneurs vinrent s'asseoir sur les rangées de chaises déployées pour l'occasion. Serait-il amusant de sortir et de mêler ses rires aux leurs ? Alice hésita quelques instants, mais l'arrivée des musiciens mit fin à ses atermoiements. Oh, après tout, elle entendrait tout aussi bien depuis la fenêtre…

Les notes colorées Debussy percutèrent ses tympans, la traversant d'une bouffée d'émotion. Elle resta néanmoins, droite dans sa longue robe, les yeux fixés sur le jardin.

Elle se souvenait bien du compositeur… Elle avait dû le croiser une fois ou deux… C'était un jeune homme charmant, que son mari appréciait beaucoup.

Il a toujours su débusquer le talent, songea-telle avec un mélange de fierté et d'amour.

Allons, c'était décidé ; elle n'allait pas juste écrire. Elle chanterait ce soir une composition originale pour Adolf.

Le temps passa, les musiciens disparurent… Il ne restait que des ombres autour du pâle rayon de lune qui se réverbérait dans la mosaïque fleurie couvrant le jardin.

Le temps avait filé plus que de raison. Alice tenta une vocalise, mais sa gorge s'enroua. C'était un comble ! Elle avait attendu si longtemps l'inspiration, et voilà que seule l'extinction de voix était au rendez-vous. Elle s'abandonna à la mélancolie… Où restait donc Adolf ?

Décidément, vivre en ermite ne lui valait rien ! Elle envisagea d'inviter quelques amis… cela lui ferait voir du monde. Et si le chant lui faisait actuellement défaut, elle pourrait simplement organiser un atelier lecture avec Henrik Ibsen ou Guillaume Apollinaire. Ou… Ou Claude Debussy, tiens ! Adolf adorerait cela, elle en était sûre.

Mais, alors que la résolution d'envoyer quelques invitations prenait fermement corps dans sa cage thoracique, ses bras vêtus de noirs lui semblèrent à nouveau trop lourds. Que cette torpeur léthargique était étrange !

Le soleil se leva, plus pimpant qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il sembla presqu'à Alice qu'on avait changé de saison… Dans le jardin, des badauds déambulaient lentement. Elle les voyait sortir du salon aux colonnes, clignant des yeux sous la lumière vive. Certains s'approchèrent et la dévisagèrent impudemment par la fenêtre. Ils ne lui souriaient pas, et aucun ne lui adressa ne fut-ce qu'un salut poli.

Quelle était la raison d'un comportement aussi désagréable ? La grossièreté des gens n'avait décidément aucune limite !

Et puis, soudain, elle comprit…

Alice sentit son sang se geler et toute vie fondre en elle. Son mari avait sans aucun doute eu vent de ces rumeurs atroces à propos de Guillaume et elle. Et tous ces passants aux regards froids la jugeaient comme la catin qu'elle n'était pas ! C'était donc pour cela qu'Adolf ne rentrait pas… Il fallait

lui expliquer à quel point toute cette histoire était un agglomérat de rancœur et de jalousie qui avait accouché de la pire de la médisance ! Malgré la situation complexe, elle prouverait à son mari que, s'il avait été trompé, ce n'était pas de son fait à elle et qu'il avait toujours été le seul homme de sa vie.

Elle tenta de quitter la fenêtre, mais son corps restait de glace, comme figé dans un instant éternel. Qu'avait-elle donc à ne pouvoir réagir? Faisait-elle une attaque de catalepsie?

Le temps passa encore… La pluie fit entendre un bruit de maracas, tandis que les plantes empotées dans le jardin gardaient les feuilles au sec grâce au plafond vitré qui retenait l'eau. Le déluge n'empêcha pas un jeune couple de traverser lentement le jardin couvert.

Alice tenta d'attirer leur attention, pour leur signaler la paralysie qui était la sienne. Elle jeta un regard désespéré au jeune homme, en espérant qu'il comprenne qu'elle avait besoin de l'aide d'un médecin.

— Et elle, qui c'est ? marmonna le garçon en se plantant face à la fenêtre.

— C'est la comtesse Alice Kessler, une des plus belles femmes de son époque. Il parait que même le kaiser Guillaume Ier en était fou ! C'est sans doute pour cela que Henner l'a peinte.

— Ah oui ? Elle me fait plutôt peur. J'ai l'impression qu'elle me fusille du regard.

— Son histoire est triste. C'était une artiste, une femme de lettres… Mais après le décès de son mari, elle est restée enfermée chez elle toute seule, durant des années, à attendre qu'il revienne en sombrant peu à peu dans la folie…

Une nuit au musée

Christiane Maurino, 10e prix

Enfin tranquille ! Le public est parti, les employés aussi. Je suis seule dans mon bureau en train de préparer le catalogue de l'exposition. Ce soir, le musée m'appartient. J'allume mon ordinateur. J'ouvre mes fichiers. Boum. C'est quoi ce bruit ? Il semble venir d'une des pièces de l'étage. Quelque chose a dû tomber. Je me lève, et sors. Une faible lumière se diffuse de la verrière qui recouvre la galerie. Le bras du lampadaire en fer forgé dessine son ombre dentelée sur les murs bleu ciel. Une lueur filtre sous une des portes qui donnent sur la galerie. Je tourne doucement la poignée. Dans la pièce, l'éclairage, qui provient des appliques, nimbe d'un halo doré le tableau de mademoiselle Dodey. Une jeune fille à la somptueuse chevelure rousse, vêtue d'un manteau rouge, aux yeux aussi sombres que des puits. La lumière est mouvante. Les meubles projettent leurs ombres démesurées sur les murs clairs. Les lèvres de mademoiselle Dodey semblent remuer et j'entends une musique qui vient des haut-parleurs. Le son est assourdi comme s'il se déplaçait à travers un liquide épais.

C'était dans la nuit noire
Dans un sombre manoir
Tout devant son miroir
Isabelle pleure son désespoir

Non seulement quelqu'un a oublié d'éteindre la lumière, mais aussi de couper la bande-son. Je tourne en mode off tous les boutons des interrupteurs. Je m'apprête à fermer la porte, mais une pensée traverse mon esprit.

Depuis quand la bande-son du musée contient-elle des chansons ? Je n'avais entendu jusque-là que de la musique. On dirait une comptine. Peut-être une chanson pour les goûters d'enfants ? Je hausse les épaules. Je n'ai pas fait attention, et voilà tout. Je tire la porte. Le catalogue m'attend. Je rejoins mon bureau. J'allume la bouilloire électrique pour me préparer une infusion. Une bonne odeur de cannelle et d'orange s'échappe de mon mug. Je me concentre sur des photos. Je les classe, les sélectionne, prends des notes.

Quand soudain derrière elle
Dans un bruissement d'ailes
Elle sent s'approcher de son cou la bouche sensuelle

Je sursaute quand une voix angélique traverse le silence de la nuit. Le gardien chante maintenant !

Je souris, et lance à voix haute :

— Monsieur N'guyen ? Je suis dans le bureau. Je ne savais pas que vous aviez une si belle voix.

Pas de réponse. Je me lève et ouvre la porte. Un cri m'échappe lorsqu'une ombre menue se dresse devant moi. Mademoiselle Dodey est là, debout, au milieu de la galerie, dans sa pèlerine rouge. Mais, comment a-t-elle pu quitter son tableau, celle-là ? Et en plus, elle chante ! Sa chevelure rousse flamboie comme un feu de joie ! Mon cœur s'affole, prend un rythme diabolique. Puis une lueur de bon sens tremblote dans le capharnaüm de mon esprit. La jeune fille devant moi n'est pas mademoiselle Dodey, mais une adolescente dérangée ou alors il s'agit d'une farce, d'un remake de la nuit au musée ou d'un pari. Oui, c'est ça. Avec ses copines sur Instagram, elle a dû parier qu'elle se ferait enfermer dans le musée. Manque de chance, c'est tombé sur moi. Elle sourit, découvre des dents étincelantes. Ma peau se hérisse à nouveau. Je dois sortir de ce bureau et vite. J'avance calmement vers elle. Elle s'écarte. Je fais le tour de la galerie. Je dévale l'escalier, la moquette assourdit mes pas. Je traverse des couloirs enténébrés, des pièces plongées dans la pénombre. Je perds mes repères et me retourne dans la salle à manger à la cheminée recouverte de carreaux de Delft. Le musée est extrêmement silencieux. Pas un bruit ne vient troubler son ordonnance-

ment. Seuls les talons de mes boots sonnent sur le sol en mosaïque. Je suis soulagée qu'elle ne m'ait pas suivie. Je me demande si je n'ai pas rêvé. Ce n'est peut-être pas une bonne idée de rester seule le soir au musée. Dans le hall, je sursaute devant l'ombre gigantesque de la lanterne. Mais qu'est-ce qui me prend ! La sortie est tout prêt.

Le comte Nosphère à pattes
Revenant des Carpates
Ajusta sa cravate
Et dit : Voulez vous m'épousâtes ?

Son chant perce mes oreilles. Sa silhouette d'un rouge rubis surgit dans le hall. C'est insensé. Que me veut cette fille ! Elle se précipite vers moi, et je prends peur. Sa voix angélique me poursuit pendant que je me rue vers la porte d'entrée. Un tremblement violent, incontrôlable me saisit. Aïe, elle m'a mordue. Ses dents entaillent mon bras.

C'est le baiser, le baiser du vampire
Le baiser qui vous fera défaillir
Un seul de ces baisers dans votre cou
Et vous voilà tout sans dessus dessous

Je m'échappe, reprends ma course, la tête baissée, les oreilles bourdonnantes. Devant moi, le hall s'étire interminablement. Elle se rapproche. Je l'entends. Je titube comme une ivrogne tandis que montent derrière moi ses cris de joie. Puis je trébuche. Je sens ses mains m'empoigner, me frapper. J'essaye de parler, mais j'ai la mâchoire brisée. Du sang coule de mon front. Elle pousse un grand cri d'animal comme si la vue du sang la rendait folle.

Nous sommes maintenant installées côte à côte avec mademoiselle Dodey dans le petit salon. La femme aux regards sombres, c'est moi, Thérèse Bianchi.

Mignonne, allons voir si la rose

Aude Vouters, 11e prix

Seule, je poursuis mon chemin au milieu des autres. Je suis un peu inquiète désormais. Inquiète de quoi ? Je ne sais pas. Inquiète pourquoi ? Je ne sais pas non plus. Pourtant, ce geste que j'accomplis n'est pas nouveau pour moi. Il est devenu, à force d'habitude, banal, presque mécanique. Je visite un musée tout simplement comme je le fais si souvent. Mais ici tout est différent, ce lieu éveille un moi des sensations étranges que j'éprouve rarement et qui me donnent envie de fuir.

C'est la première fois que je viens au musée Jean-Jacques Henner. Enfin je crois. Peut-être dans mon enfance ai-je déjà arpenté ces salles qui me font pénétrer peu à peu dans l'intimité de l'artiste mais je n'en garde aucun souvenir. Alors pourquoi cette impression de déjà-vu qui croît au fur et à mesure de ma déambulation ? Pourquoi ce malaise profond qui refuse de me quitter ? Un danger me guette sûrement. Mais d'où vient-il ? Ni ces nus, ni ces portraits de femmes aux regards envoûtant ou dédaigneux ne représentent un risque à mes yeux.

Je laisse un groupe scolaire défiler devant moi et je me retrouve soudain devant le portrait de Mme Séraphin Henner. Je fixe intensément cette vielle dame au regard absent. C'est elle qui me trouble depuis tantôt. Son air de grand-mère nostalgique ne me rappelle rien. Mes aïeules ont disparu bien avant ma naissance. À 30 ans, je ne connais personnellement aucune personne aux cheveux blancs. Mais j'ai déjà pu découvrir la vieillesse dans l'art. Mme Henner ressemble à Margaretha de Geer représentée par Rembrandt.

Je suis seule devant le tableau. Autour de moi, les chuchotements s'estompent. Je me délecte dans l'observation de l'oeuvre. Pourquoi suis-je

troublée ? Mme Henner croit-elle m'effrayer par son grand âge ? Je n'ai pas peur de ce dernier et encore moins de la mort qui n'est qu'une fin logique à toute vie. Mais pourquoi ces palpitations et cette angoisse indescriptible ?

Des souvenirs que je n'ai jamais vécus, joyeux ou tristes, m'assaillent. Et, brusquement, la douleur devient aussi physique. Tout mon corps se met à souffrir horriblement. C'est comme si tous mes muscles et mes os se mettaient à vibrer d'une puissance incroyable.

C'en est assez, je ne peux supporter davantage ce spectacle. Avec un certain soulagement, mêlé d'un regret incompréhensible, je m'éloigne de la toile. Il faut concentrer mon attention sur un autre objet. Vite, le plus vite possible. Je croise le regard d'un visiteur aperçu quelques minutes auparavant. Il était alors absorbé dans l'étude attentive des autres œuvres de la salle. Mais, maintenant, c'est moi qu'il regarde. Il paraît interloqué. Il me dévisage d'un oeil tremblant, comme s'il me connaissait ou plutôt comme s'il voyait un fantôme. Il ouvre la bouche et s'apprête à parler mais je refuse d'écouter ses propos. Une grande faiblesse s'empare de moi. De l'eau, j'ai besoin d'eau pour reprendre mes esprits. D'un pas traînant, je me dirige vers les toilettes. Quelle lenteur ! Moi qui suis toujours si rapide. Mon corps est devenu un fardeau incroyable. Mes pieds pèsent plus lourd qu'une batterie d'automobile.

Un cri me tire de ces sinistres pensées. Un écolier me regarde en riant. Un de ses petits camarades, apeuré, m'examine.

Péniblement, j'arrive à franchir les derniers mètres qui me séparaient de mon but. Avec une appréhension grandissante, je pousse la porte qui me résiste bizarrement. Moi, si musclée, je

dois m'y reprendre à deux fois pour l'ouvrir. Au prix d'un effort épuisant, elle me cède. Trop tard, j'ai déjà hurlé ; cette main sur la poignée, cette main qui termine mon bras, ce n'est pas la mienne, ce n'est plus la mienne ou bien au contraire m'appartient-elle déjà ? Elle est reconnaissable à ses bagues et à ses ongles impeccables, mais, de blanche et lisse qu'elle était, elle est devenue fripée et jaunâtre.

Un doute obscur m'envahit. J'entre dans la cabine pour me rassurer au plus vite … et mon épouvante se transforme en rire.

« Tiens ! Ils ont accroché une copie du portrait de Madame Henner au-dessus du lavabo. Ils ont de l'humour. Peut-être est-ce un message à la Raymond Queneau pour nous dire qu'il est futile d'accorder de l'importance à la beauté, qu'elle passe avec le temps. »

Mais l'amusement fait place à l'épouvante. Cette figure rigole comme moi, elle est affolée comme moi. Pour fuir ce regard insistant, je tourne la tête. Elle m'imite. Car c'est moi. Je suis Mme Henner.

Soulagée d'avoir compris, je ne m'attarde pas d'avantage à contempler mon visage ridé, mes cheveux blancs et ma silhouette ratatinée. Je retourne dans les salles du musée d'un pas plus assuré. Je suis paisible, trop paisible. Ma réaction m'étonne moi-même. J'ai pris cinquante ans en cinq minutes et cela ne me fait même plus sourciller. Déjà habituée à mon grand âge, je passe devant mon portrait qui me laisse à présent imperturbable et je poursuis mon chemin.

Le portrait évaporé

François Comoretto, 12e prix

Le premier à l'avoir remarqué fut le surveillant Benoist. C'était un jeudi. Arrivé en haut des escaliers, il entendit une voix ou plutôt un murmure. Dans l'atelier gris ne se trouvait que Cyprien Degreux, le surveillant qu'il venait remplacer. Dès qu'il le vit, Cyprien Degreux se tut. Ils se saluèrent. Benoist fut surpris car son collègue ne possédait pas de téléphone portable. À qui parlait-il donc ? Il prit son service et oublia vite son étonnement. Mais la scène se répéta à plusieurs reprises les jours suivants. Il se confia à ses collègues. Bientôt on se mit à épier Cyprien Degreux. Les témoignages s'accumulèrent. Une délégation avec à sa tête Benoist fut chargée de rencontrer la directrice du musée. Cyprien Degreux était-il devenu fou ? On s'inquiétait parmi le personnel. Et s'il devenait dangereux ? La directrice eut beaucoup de mal à calmer ce petit monde. Pour finir elle accepta de convoquer l'intéressé. Cela l'embarrassait beaucoup. Cyprien Degreux avait été recommandé pour la place par son cousin qui était un des bienfaiteurs du musée. Il occupait ce modeste emploi depuis un an et s'en acquittait avec un grand sérieux. L'entretien fut décidé pour le lendemain. Rien à lui reprocher. Il ne fait rien de mal. Cela arrive à tout le monde de parler tout seul. Ces pensées traversaient la tête de la directrice quand Cyprien pénétra dans le bureau. La cinquantaine, grand, vêtu d'un costume trois pièces au tissu un peu élimé et à la coupe dépassée, il restait, pour tous, une énigme. Il parlait peu mais s'exprimait à l'occasion avec une aisance étonnante. On ne lui connaissait pas de vie sociale. La directrice l'avait convoqué car ses collègues s'inquiétaient de sa santé. Allaitil bien ? Rencontrait-il des problèmes ? Cyprien Degreux ne sembla pas surpris. Il sourit et rassura la directrice.

Il se portait très bien et ne faisait que réciter à voix haute des poèmes. Satisfaite de cette explication, ils se séparèrent.

L'atelier gris se trouve au dernier étage du bâtiment. Il fut l'atelier du peintre Guillaume Dubufe. Aujourd'hui il rappelle l'atelier de Jean Jacques Henner à qui le musée est consacré. Cyprien Degreux finissait sa journée de travail. Il était face au mur de droite à angle droit avec le mur de façade. Des tableaux de dimension variable attendaient encore les visiteurs. Mais la nuit avait envahi la rue et les derniers amateurs étaient partis. « Enfin seul ! » Cyprien Degreux ne cherchait plus à dissimuler sa voix. « Je n'en pouvais plus d'être si près de toi et de ne pas pouvoir te parler. Je n'osais même pas me tourner vers toi de peur que nos regards nous trahissent. Tu sais combien je t'aime Thèrèse. Dès que je t'ai vue, il y a de cela, un an, j'ai été pris d'un vertige. Souviens-toi le jour où enfin je t'ai parlé pour la première fois ! Je n'osais alors te dire les sentiments que tu avais fait naître. Aussi j'évoquais maladroitement notre appartenance commune à l'aristocratie d' Empire. Je parlais de ta vie d'avant quand tu étais comtesse Murat avant d'être ici près de moi. » La vitre du cadre situé à mi hauteur, renfermant le portrait de Thérèse Bianchi peint à l'huile sur papier en 1889 par Henner, reflétait le visage exalté de Cyprien Degreux. Reprenant une calme gravité, Cyprien Degreux s'adressa à nouveau au portrait « Thèrèse, je suis surveillé. On nous a vus. La semaine prochaine je serai affecté à la surveillance des salles du premier étage. Nous serons séparés. Cela je ne pourrai le supporter. Il nous faut partir. Demain soir tu quitteras ce lieu. J'ai tout préparé. » Les grands yeux noirs intenses que mettait en valeur une peau à la teinte laiteuse étaient demeurés impassibles. Les lèvres finement dessinées n'avaient pas bougé. Le visage de Thérèse Bianchi était resté figé, tel que le peintre l'avait peint voilà plus d'un siècle.

Le dimanche suivant à onze heures le surveillant Benoist prit son service au dernier étage du musée. Arrivé là où se trouvait le portrait de Thérèse Bianchi il s'arrêta stupéfait, il aurait voulu crier mais aucun son ne pouvait sortir. Il dévala les escaliers quatre à quatre et se retrouva à l'accueil. « Elle a disparu » réussit-il enfin à dire. On ferma les portes du musée. Bientôt tout le personnel se trouva au troisième étage. À vrai dire le cadre était toujours au même endroit. Derrière la vitre on voyait toujours le papier sur lequel,

Henner avait posé les pigments. Mais ces pigments avaient disparu ! Le portrait était comme effacé. On décrocha le cadre, on l'examina. La police fut prévenue. Il s'agissait bien du support véritable. Mais comment avait-on fait pour enlever la peinture et pourquoi ? Les soupçons se portèrent sur Cyprien Degreux qui n'était plus revenu travailler. On perquisitionna chez lui. On ne le trouva pas.

Les soirs d'hiver, au parc Monceau, après la fermeture on voit parfois un couple, elle, les cheveux longs, de grands yeux noirs, lui, un costume défraichi mais élégant, se promener amoureusement.

Les rousses n'ont pas d'âme

Michel Théau, 13e prix

Fanny Sabre. Jogging rose, pendentif en forme de cœur, quatorze ans. La classe de 4e B du collège d'Epinay s'en allait visiter le musée Henner dans le 17e; la trentaine d'élèves s'étaient allègrement engouffrés dans le RER, sous la molle surveillance de la prof de français et du remplaçant qui assurait les leçons d'histoire-géo. Fanny Sabre faisait partie du groupe à sa manière; rousse, elle en prenait plein la gueule. Fatoumata la grande bouche côté nana répétait sans cesse: les rousses n'ont pas d'âme ah ouais, les rousses n'ont pas d'âme ! Wesh sorcière ça dit quoi, ça dit quoi? Survivance de superstitions moyenâgeuses, Fatoumata présidait au bûcher et ils étaient nombreux à danser la grande sarabande de moqueries autour de la pauvre adolescente. Fanny avait trouvé un petit coin à l'écart de ses camarades; les uns discutaient bruyamment, les autres se montraient du contenu sur leur téléphones parait-il intelligents, enfin elle seule, et peut-être aussi Marvin qui avait le tort d'être gros et susceptible, se tenaient isolés dans la rame.

L'arrivée au musée Henner fut un triomphe. Un conservateur vint accueillir ce groupe venu de lointaine banlieue; la politique inclusive de l'établissement fortement encouragée par le ministère devait s'effectuer dans les meilleures conditions et c'est avec les manières les plus affables que le guide se présenta au 4e B. Benoit Coudert les entraîna et commença sa visite. Fanny, qui avait réussi à se faire oublier et qui savourait sa tranquillité fut subitement ramenée à sa malédiction quand la classe fut regroupée autour de la comtesse de Kessler, une rouquine un peu pâlotte aux traits un brin sévères.

— Eh Fatoumata, lança Sabrina, téma la zouz on dirait l'aut' bouffonne avec ses veuchs là !

— Ah j'avoue c'est la même ah ouais. T'sais quoi les rousses ont pas d'âme j'ai juré ça s'voit sur sa vieille tête !

Fanny piqua un fard, tenta une timide réplique qui mourra dans l'œuf, étouffée par les rires et par les inconsistantes réprimandes des deux pédagogues. On passa à d'autres pièces du musée, le simple fait d'avoir à grimper des escaliers accordait à Fanny un heureux répit.

— Eh mais c'est un truc de ouf ce musée y'a que des rousses. Le peintre c'était un sheitan en vrai !

Fatoumata reprenait ses commentaires, le guide se mit en devoir d'expliquer l'intérêt que portait l'artiste aux femmes rousses, esquissait quelques digressions d'école du Louvre sans parvenir à capter l'attention de ces ingrats collégiens. « Rousseur ça rime avec erreur », reprit Fatoumata qui décidément n'avait pas l'intention de changer de sujet. Elle toisait Fanny avec cette capacité tristement fédératrice que René Girard a étudié en appelant cela le phénomène du bouc émissaire, le meurtre sacrificiel censé inaugurer le mythe et qui d'après lui serait la base de la civilisation… Fanny, comme l'aurait fait n'importe quel rat dominé, opta pour une stratégie de fuite, mais une fuite empreinte de curiosité car ce musée, avec ses escaliers, ses tableaux recouvrant les murs, ses fauteuils en forme de toupie lui semblait un contrepoint salutaire; tant de beauté et de calme; ce lieu regroupait les forces diffuses de la vie humaine, le mystère et la quiétude, la création et… et une certaine forme d'angoisse qu'elle aurait été bien en peine de définir mais qui n'en était pas moins présente. Elle parvint à se faire oublier, à couper le cordon et se retrouva bientôt seule devant le portrait d'une autre rousse, aux formes plus assurées, à l'attitude plus gourmande que chez la comtesse de Kessler. Thérèse Bianchi, c'est sûr, n'avait jamais subi l'ingratitude de n'être ni blonde ni brune, elle défiait le monde avec l'air de dire comme Fatoumata quand on lui cherche l'embrouille: y'a quoi? Y'a quoi? Fais bélek ou j'te fume.

Voilà ce que disait Thérèse, voilà ce qu'aurait voulu dire, ou plutôt crier, Fanny Sabre, dont le nom lui faisait honte tant elle lui semblait contraire à sa personnalité. Les rousses n'ont pas d'âme? Et si c'était vrai, pensa Fanny prise d'un vertige inconnu.

Lorsque la visite prit fin, personne ne s'aperçut de son absence. Tandis qu'elle s'abîmait dans la contemplation de portraits de rousses, tournant et retournant la phrase terrible, les collégiens d'Epinay reprenaient la route de leur mouroir. Quant à Fanny, nul ne sait combien de temps elle resta à déambuler parmi les portraits qui exerçaient sur elle un attrait maléfique. Les rousses n'ont pas d'âmes, semblaient-ils répéter, les rousses n'ont pas d'âme ! Ne t'en fais pas, tout ira bien !

Les rousses n'ont pas d'âme, tout ira bien !

Plus tard, le conservateur accueilli une nouvelle classe, les secondes STMG d'un lycée de Noisy-le-sec. Il eut un regard compatissant sur le seul rouquin du groupe et, au cours de la visite, porta son regard sur un tableau qui présentait une rousse aux traits timides, un pendentif en forme de cœur autour du cou, et il pensa, avant de passer à autre chose, « tiens, je ne le connaissait pas celui-ci ! »

19

C. Ladhuie-Castel, 14e prix

Alors qu'elle était proche de la retraite, Viviane venait d'obtenir sa mutation, gardienne au Musée Henner. À ses collègues dubitatifs, elle avait expliqué que c'était direct en métro. Elle voyageait assise avec ses mots fléchés.

Elle coulait une petite vie tranquille, rythmée par les congés et les jours de repos, courses le mardi, office le dimanche. Ce jour-là, elle s'offrait une pâtisserie. En la dégustant, elle téléphonait à sa mère. Mais brusquement, la vieille dame s'était éteinte. Depuis, Viviane s'était murée dans le silence.

Le 17 mars 2020, le confinement avait tout fait voler en éclats. Contrainte de rester chez elle, Viviane avait dû changer ses habitudes. Les deux premiers jours, elle avait apprécié ce repos inattendu. Mais l'angoisse était venue dès le 19. Soudain, face au vide de ses journées, elle s'était sentie encerclée. La Covid 19 envahissait tout, les ondes, les écrans, les statistiques, les rues désertes, les gros titres, les pénuries dans les rayons. D'une relative indifférence, Viviane avait alors sombré dans une peur panique que chaque 19 aperçu ou entendu ne faisait qu'amplifier.

Tout autour d'elle, le nombre maléfique ne cessait de se multiplier. Il y avait d'abord eu le décès de sa mère, le 19 décembre 19. Mais ce n'était pas la première occurrence. De Nation à Malesherbes, Viviane parcourait matin et soir 19 stations et puis elle avait pris son poste un lundi 19 août 19. D'autres 19 lui échappaient sans doute, il y en avait tant.

En mai, quand le musée avait rouvert ses portes, Viviane avait cherché à éviter un maximum de 19. Désormais, elle descendait et montait à Villiers,

comme si ces quelques centaines de mètres parcourus à pied avaient pu la protéger. Déjà, dans les salles de l'hôtel particulier, il lui était devenu impossible d'éviter ce nombre. Au plafond, au lieu des lettres entrelacées du monogramme de Guillaume Dubuffé, elle voyait désormais s'élancer les chiffres maudits. Sur les murs, sur les portes, dans les rues, dans les couloirs, partout, des affiches lui rappelaient sans cesse la menace de la Covid 19.

Viviane s'était vainement concentrée sur les tableaux. Mais là aussi, le 19 était omniprésent. Le portrait de Madame Séraphin Henner datait de 1901, celui de Thérèse Bianchi de 1889. Pour Viviane, amputée des deux huit centraux, la légende se réduisait là aussi au 19. Il lui était également impossible de se raccrocher au visage de Mademoiselle Dodey. 1893, une fois encore, le un et le neuf effaçaient tout le reste.

Viviane aurait tellement aimé être capable de se perdre dans ces toiles comme certains visiteurs s'y complaisaient. Elle avait regretté de ne pas les avoir interrogés, de ne pas avoir suivi de conférences. Face à la menace, connaître l'histoire de ces femmes, désormais réduites à deux numéros, l'aurait sans doute aidée à lutter contre la peur.

À plusieurs reprises, en prenant bien soin de maintenir la distance de sécurité, Viviane avait tenté de s'approcher. Mais elle avait seulement perçu la tristesse de Madame Henner qu'elle imaginait mourante. Thérèse Bianchi avait le regard cerné de noir comme si, atteinte par le virus mortel, elle brûlait de fièvre. Quant à la dernière, la jeune Dodey, elle avait l'air d'une revenante. D'ailleurs, Viviane en était certaine, toutes avaient dû s'adonner au spiritisme pour appeler les défunts.

Elle ne se souvenait plus des détails de cette pratique mais ce trou de sa mémoire ajoutait encore à son inquiétude. Bien qu'enfermées dans leurs cadres, il lui semblait que ces trois dames se débattaient, appelaient à l'aide. Plusieurs fois, Viviane avait même eu la certitude de les entendre délirer et tousser.

Chaque jour, seule dans ces salles vides, hantées par la mort et la Covid 19, Viviane s'était sentie le souffle plus court. Recroquevillée dans l'ombre, les yeux rivés au sol, le plus loin possible des portraits, elle s'était agrippée davantage à sa chaise. Il n'y avait plus aucun doute. Les tableaux étaient atteints. Toutes ces dames se mouraient et, dans cet endroit clos, le virus

circulait avec comme seule proie, Viviane, recluse avec les patientes qu'elle était censée surveiller.

Un matin, la solution s'était imposée. Juste avant le déjeuner, tout en prenant bien soin de ne pas déclencher l'alarme, Viviane avait fixé des masques sur leurs visages. Puis elle s'était précipitée vers la première guérite de dépistage. Le résultat était négatif mais elle avait entendu répéter que les tests n'étaient pas fiables. D'ailleurs, elle avait patienté 19 minutes et non quinze pour obtenir le résultat. Elle avait couru à la pharmacie suivante. En attendant le verdict, elle s'était acheté un sandwich sans parvenir à le manger. En retournant vers le musée, elle avait fait un dernier test. Il lui restait à peine le temps. Elle risquait d'être en retard. Elle avait accéléré, jeté son sandwich dans la première poubelle et traversé l'avenue de Villiers en courant.

Sur le constat, était inscrit « percutée de face par un bus, décès à 13h19 ».

Madeleine amère

Michel Rouger, 15e prix

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, et pourtant il n'a qu'une douzaine d'années, Jean a toujours eu peur de sa grand-mère Madeleine. Non pas qu'elle soit méchante, mais elle est impressionnante. C'est cela : elle l'impressionne ! Mais en creusant bien la question, il vous avouerait qu'elle le terrifie. Physiquement, elle a tout de la personne âgée, un peu voûtée et tremblotante, passant ses journées dans son fauteuil, le regard dans le vide. Elle vit au sein de la demeure familiale, vaste hôtel particulier qui permet à chacun de vivre sa propre vie sans se gêner. Le décor de chaque pièce est raffiné et teinté d'exotisme, invitant ainsi au voyage. Madeleine ne semble pas avoir beaucoup voyagé… Elle donne le sentiment d'avoir toujours été assise dans ce fauteuil et Jean a du mal à imaginer sa grand-mère en jeune femme comme l'est sa maman. Toujours vêtue de noir, elle parle peu, émet plutôt des grognements et paraît complètement indifférente à la vie de la maison. Jean, de par son éducation, vient quotidiennement saluer sa grand-mère. C'est un moment qu'il redoute à chaque fois, car le moins que l'on puisse dire c'est que la rencontre n'est pas très chaleureuse. Au sens figuré, car Madeleine n'est pas très démonstrative, mais aussi au sens propre. Quand elle lui caresse la joue de ses doigts osseux, c'est comme si elle le touchait avec un objet métallique. Sa main est terriblement froide, pour ne pas dire glacée, et Jean a immédiatement des frissons de partout, des frissons de peur comme quand il descend seul dans la cour quand la nuit est tombée et que la moindre ombre l'inquiète. Le rictus de Madeleine qui accompagne son geste contribue à pétrifier définitivement Jean. Il sait qu'elle sait ce qu'il ressent… Et il est certain qu'elle s'en amuse. Elle aime l'attraper par le

menton et lui maintenir la tête pour qu'ils se regardent bien dans les yeux. Ceux de Jean sont tétanisés par la crainte. Ceux de Madeleine flamboient malgré leur noirceur. Comment ce visage impassible, figé et jaune qui lui rappelle une cire anatomique qu'il a vu en cachette chez un camarade, peut-il renfermer des yeux aussi perçants ? C'est comme si tous les signes de vie de Madeleine n'existaient que dans ses yeux, oubliant complètement le reste du corps. Pourtant son corps l'intrigue. Ou plutôt les capacités physiques de Madeleine l'intriguent. Plus d'une fois il s'est posé la question de savoir comment elle arrivait si vite au jardin d'hiver alors qu'il venait de la croiser dans le patio ou de la salle à manger au salon rouge, toujours avant lui. Il ne comprend pas, mais bien évidemment il ne pose pas de question. Alors il l'observe. Il prend sur lui et sur la terreur qu'elle lui inspire pour essayer de comprendre. Et il ne comprend rien, mais il sait qu'elle n'a pas un comportement normal de grand-mère. Il en a parlé à son meilleur ami : sa grand-mère à lui n'est pas comme ça : elle fait des gâteaux, le cajole et lui raconte des histoires. Chez Jean, même le chat fuit Madeleine… Sur son passage, il se cache derrière les consoles, les canapés, les rideaux. Il fait le gros dos et feule mais s'arrête net s'il croise son regard… Il s'écrase alors sur le tapis oriental comme si ce dernier allait l'absorber. Jean a fait le constat de tout cela et ne sait quoi penser. Et puis, il y a la fois où il l'a vue dans le salon éclairé par les bougies : il a constaté que l'ombre de son fauteuil massif était bien découpé sur la teinture de soie murale, mais l'ombre de Madeleine n'apparaissait pas ! Il repense souvent à cet événement et se dit, pour se rassurer, qu'il doit exister une loi physique qu'il ne connaît pas pour expliquer le phénomène. Il en a même parlé à son professeur de sciences qui lui a confirmé que tout objet ou être vivant projetait bien une ombre. Sauf sa grand-mère visiblement… Petit à petit la vielle dame occupe de plus en plus ses pensées. Certes, c'est normal de penser à sa grand-mère, mais pas de cette manière là. Et plus il y pense, plus il a le sentiment qu'elle l'observe et qu'elle le nargue. À chaque rencontre quotidienne, le moment les yeux dans les yeux est de plus en plus long, de plus en plus soutenu, comme si son regard transperçait Jean à chaque fois, le sondait pour explorer son âme. Il a plaidé auprès de ses parents que maintenant il était trop grand pour aller la voir tous les jours, mais elle a réclamé après lui, alors qu'elle ne demande

jamais rien, si bien que le rendez-vous journalier a été maintenu…. jusqu'à la disparition de Jean. Un jour, il n'est pas rentré à la maison. Mais en était-il vraiment sorti ? Au bout d'un mois, sans aucune piste, sans aucune explication, ses parents se sont avoués vaincus. Comme ils l'avaient fait pour l'ancienne femme de chambre, pour l'ancien chauffeur, pour le chat d'avant et même pour le couple de perruches, sauf que là c'était leur fils. Madeleine, toujours calée dans son fauteuil, avait son rictus des grands jours !